

C'est l'été depuis quelques jours. La fenêtre de la cuisine est grande ouverte, la cour de notre immeuble aussi familière qu'une pièce de l'appartement. Thomas vient de finir de têter. Sa bouche minuscule se déforme pour happer une dernière goutte de mon sein nu. L'air est de velours, presque écœurant : la chaleur visqueuse dans laquelle agonise ma sueur, les relents de chair chauffés à blanc.

Il hoquette un rot laiteux sur mon épaule. Soudain la moiteur m'aspire. Thomas se dérobe. Son corps tendre glisse de mes bras comme s'il était badigeonné d'huile. Impossible de le retenir. J'érafle le vide. Une main rude me bâillonne, une main d'homme sèche et épaisse. J'étouffe. Je ne parviens pas à me dégager. Ma tête est bloquée, enfouie dans un nuage opaque. Plus que quelques secondes avant qu'elle n'explode. Je pousse un hurlement.

Je me réveille en nage. Matelas qui s'incline soudain, puis de retour à l'horizontale. Frottement des draps. Pierre s'est simplement retourné. La chambre baigne

dans l'obscurité. Je distingue à peine les lampadaires de la rue à travers les volets. Sur mon téléphone portable, il est 3 heures du matin. Comme la veille, le chiffre incandescent me nargue.

Je m'extirpe du lit collant, mon corps comme de la soie détrempée. Me dirige d'un pas incertain vers la chambre de Thomas. L'appartement est silencieux.

Il dort, pelotonné sur lui-même. Ses peluches éparses autour de son petit corps tranquille. Son pyjama bleu fait ressortir son teint bronzé, ses pieds aux ongles nacrés sont des coquillages. Je reste quelques secondes, immobile, à écouter sa respiration. Aucun mouvement n'ébranle la quiétude de la pièce saturée de senteurs animales. Je l'observe, et mon cœur se tord de douceur.

*Samedi 30 octobre 2021*

*Dire que j'ai voulu le jeter par la fenêtre. Je l'aurais suivi. Lui, rempli de cris, moi, pleine de vide. Dans un dessin animé ou dans un rêve, peut-être aurions-nous fini par nous envoler.*

*La peur des escaliers raides, des chutes, de la maladresse et du geste sans retour m'a longtemps accompagnée. Le vertige comme obsession. Voulait-il – aujourd'hui l'expression me vient avec une ironie morbide – voler de ses propres ailes ? Ou s'écraserait-il un jour cinq étages plus bas, brisant ma vie et celle de Pierre car je mettrais fin à la sienne ?*

*J'ai fini par fermer cette fenêtre. J'étais un monstre. Si j'éprouvais des élans de tendresse lorsqu'il fronçait les sourcils comme si le monde l'étonnait déjà, j'étais traversée d'accès de violence quand, au milieu de la nuit, Pierre absent, je ne parvenais pas à calmer ses cris. J'enrobais alors Thomas de pleurs secs. J'avais honte.*

*Deux ans après notre premier baiser sur un quai de métro désert du 14<sup>e</sup> arrondissement, je suis tombée enceinte. Le choix de Pierre. Son envie, son désir. Quand la ligne d'un bleu vif s'est affichée sur le test de grossesse au bout de quelques secondes seulement, je n'ai ressenti qu'une immense lassitude. L'avant-goût narquois des symptômes qui se manifesteraient plus tard. Somnolence, tristesse, pesanteur. Une force maléfique, un dieu tout-puissant, un homme, venait de poser un couvercle sur ma vie. Seul l'amour, une passion totale, m'a empêchée d'accomplir le geste fatal. Tuer dans l'œuf l'idée d'un avenir à trois. Lui, l'homme que j'aimais, que je vénérerais même parfois, voulait cet enfant. Sa suite, sa trace, son extension. Le fils. Pouvais-je répondre à ses « je t'aime » en neutralisant le fruit de notre union ? C'était impossible.*

*Les neuf mois qui ont suivi furent en demi-teinte. Si j'ai aimé mes seins gonflés de chair et de sang dès le premier mois, et mon désir pour Pierre décuplé comme si j'étais devenue une fontaine à jouir, j'ai haï la fatigue, les nausées matinales, les insomnies et la sensation d'essoufflement perpétuel. On disait que la grossesse m'allait bien. Ça, c'était pour l'extérieur. À l'intérieur, j'étais un robot. Je me nourrissais à la perfection, je ne buvais pas une goutte d'alcool, je prenais toutes les vitamines que la sage-femme me prescrivait. Avec du recul, il me semble que j'appliquais ses consignes uniquement par conscience professionnelle. J'étais frugale quand il le fallait, gourmande lorsque cela*

*me semblait pertinent, surtout pour coller à l'image d'une féminité déployée qu'il semblait de bon ton d'adopter.*

*Il est venu au monde une nuit d'orage. Un jour férié du mois de juin. Paris était désert, boutiques fermées. La chaleur diurne avait laissé la place à une torpeur détrempée qui avait donné à ce moment une couleur étrange.*

*Minuit dans la salle de bains de la maternité, moi nue dans l'eau tiède de la baignoire. Pierre a éteint la lumière puis ouvert les fenêtres pour laisser entrer l'orage. La ville tonnait, en guerre contre elle-même. Le ciel anthracite déversait une eau que j'imaginai d'huile, brûlante, abondante comme la douleur qui me tordait.*

*J'avais refusé la péridurale, voyant une forme de gloire dans la souffrance. Les coups saumâtres arrivaient par derrière. Ennemis indignes. Ils me prenaient les hanches, le bas du dos, faisant remonter jusqu'à mon ventre une marée lourde, remplie de sang.*

*J'avais fini par craquer. Tant pis pour la force, le courage, le regard de Pierre sur moi qu'il fallait impressionner. J'étais éreintée.*

*La piqûre dans le bas du dos a été le dernier tourment de cette nuit-là. Je me suis endormie, gros insecte enrobé de linges et de draps, presque heureuse alors que rien n'avait encore commencé.*

*Vers 4 heures du matin, la sage-femme, bras tatoués de forçat, une jeunesse déroutante, a appelé Pierre qui somnolait dans le couloir. Dehors, je n'entendais plus la pluie.*

*J'ai le souvenir de quelque chose de doux et dur à la fois que ma main a caressé, guidée par celle bleuie d'encre de la sage-femme. Sensation insolite que d'avoir une tête à peine plus grosse qu'une boule de billard entre les cuisses. Sitôt touchée, j'avais éclaté en sanglots.*

*Quand on a déposé Thomas sur mon ventre, j'ai ressenti une grande joie. Naturellement, j'approchai un sein de sa bouche affamée. Pierre avait quitté la pièce, mais je n'étais plus seule.*

*Passé les quelques heures d'éblouissement qui ont malgré tout suivi l'accouchement, je suis devenue une carapace sans chair, recouverte de vêtements, sous laquelle il n'y aurait eu que du vent. Mon travail, mes amis, même Pierre, n'existaient plus. Leur impuissance, tellement évidente à mes yeux, m'empêchait de leur demander de l'aide. Il fallait que j'affronte seule cette période. Je n'imaginai pas qu'elle durerait si longtemps.*

*Je flottais, masquée, forcée au mensonge, imitant la joie, la ressentant par à-coups avec une telle violence que le résultat était pire que la tristesse. Cette ambivalence m'épuisait. J'avais mis au monde un enfant et ce qui aurait dû me combler me dépouillait au contraire de tout ce qui composait ma personnalité. J'avais cessé d'être Sarah, la fille, la femme, la cousine, la collègue, l'amie, l'amoureuse. Ne restait qu'une énigme. Une enveloppe à remplir. Une ombre à apprivoiser. Et je ne m'en sentais pas la force. J'étais piégée. Thomas était devenu ma prison.*

Le regard de Pierre, pluie acide sur mon dos, mes fesses, mes cuisses. De la lave. Puis rien. Je titube jusqu'à la salle de bains pour me rincer dans la baignoire. Jambes de glaise. Corps de sable. La pièce baigne dans une lueur verdâtre.

— Faudra que tu penses à réparer le plafonnier, on ne voit rien dans la salle de bains !

Sa réponse traverse la cloison, molle comme une évidence.

— Maintenant que tu ne travailles plus, tu vas pouvoir t'en occuper.

Les draps sentent l'odeur moelleuse et salée du sexe repu. Il repose immobile. La lampe de chevet n'éclaire que son visage. Paupières closes, lèvres scellées en un arc de cercle sinistre, mains enlacées sur le torse dans une posture de gisant. Seul un léger frémissement dans sa poitrine indique qu'il n'est pas mort. Parfois, son immobilité me terrifie. Et s'il partait ? S'il m'abandonnait ?

— On s'en va quand en Bourgogne ?

Pierre est rauque, un pied déjà dans la nuit.

— La semaine prochaine. Thomas est en vacances à 16 heures, vendredi. La Toussaint tombe le dimanche d'après, on ira voir tes parents si tu veux.

Pas de réponse, à part un long râle. Il somnole, statue de chair. Aussi quand sa voix surgit une minute plus tard, claire et limpide comme s'il venait de dormir huit heures d'affilée, je sursaute.

— J'emmènerai Thomas chasser, ça lui fera du bien de voir que la faune et la flore ne se résument pas à trois pigeons et un square...



Les locaux de l'entreprise de transport où j'ai passé ces dix dernières années sont situés aux confins du 15<sup>e</sup> arrondissement, au dernier étage d'une tour en verre. De ma fenêtre je vois la Seine, le pont du Garigliano, Boulogne, la Porte de Saint-Cloud saupoudrée de vert, un semblant de campagne indéchiffrable qui annonce la banlieue et, plus loin encore, la province. Je suis restée de longs moments devant cette fenêtre, d'abord fascinée par l'entrelacs de rues et d'avenues bordées d'immeubles modernes, puis attirée par l'horizon crénelé d'arbres touffus dissimulant, j'avais envie d'y croire, une vie meilleure que celle vécue entre les cloisons de ferraille et de béton de ma société.

Pourtant, je m'y suis plu. Rentrée après deux années passées dans une université américaine, j'ai rapidement gravi les échelons. D'abord en tant qu'assistante du P-DG, puis comme responsable des ressources humaines. Entre le recrutement d'intérimaires, les contrats spécifiques des transporteurs, le risque d'accident de la route, le turnover et les formations propres au métier, j'ai été fière

de relever ce challenge. Et puis j'avais créé mon poste. Quand j'avais candidaté, un peu par hasard, à la fin de mes études, c'était une petite PME. Qui s'est rapidement développée. Être là dès le début de l'aventure m'a permis d'imprimer ma patte, de créer des procédés encore appliqués aujourd'hui. J'étais plus à l'aise avec les cols bleus – chauffeurs de camion, manutentionnaires – qu'avec les cols blancs, auprès de qui je me sentais constamment l'obligation de rendre des comptes. Je n'étais pas particulièrement manuelle, et mon niveau d'études était bien supérieur à celui des caristes. Pourtant, il existait entre nous une forme de complicité, de confiance. Ces rapports empreints de simplicité contribuaient, au quotidien, à ma satisfaction. Et donnaient d'excellents résultats lors des périodes chargées.

Mais je regrettais parfois de ne pas mener une carrière plus créative. Il se passait souvent des semaines sans que j'y pense. Seulement, lorsque ce désir revenait, il le faisait de manière d'autant plus brutale. Alors, quand cet été je me suis enfin résolue à confier à Pierre mon projet de prendre une année sabbatique, il m'y a encouragée.

Les au revoir ont eu lieu la semaine dernière. M. Launay – David comme il me demandait de l'appeler sans que je n'y sois jamais parvenue – m'a offert un carnet moleskine et un stylo gravé à mon nom. Je ne sais pas qui lui a dit que je partais pour écrire. Peut-être est-ce le hasard, que j'ai voulu interpréter comme un signe. En me tendant la

boîte qui contenait les deux objets, il m'a souhaité bonne chance et je me suis dit que c'était sans doute la dernière fois que j'entendais son timbre de voix nasillard.

Puis tout le monde est descendu à la cantine pour boire un verre de jus d'orange. J'ai serré des mains. Je tourbillonnais, la tête brûlante. Mon assistante m'a dit que je lui manquais déjà, qu'elle était sûre que cette année passerait vite. Face à son émotion sincère, je me suis efforcée de cacher ma joie. J'étais euphorique. Ce départ sonnait la fin des heures quotidiennes de transport en commun, des décisions difficiles, de l'hypocrisie des rapports humains, des chasses à l'homme invraisemblables sur les réseaux professionnels, des réunions à n'en plus finir, le tout couronné récemment par le sentiment, non, la certitude, de n'être qu'un pion.

Aujourd'hui, l'ambiance est tout autre. Sans doute est-ce la grisaille, la fumée qui s'élève de la ville et qui, en rejoignant le ciel pâle, crée un halo déprimant. Quelqu'un a déjà enlevé la pancarte accrochée sur la porte de mon bureau et qui indiquait mon nom, Sarah Barry, et ma fonction, responsable des ressources humaines. Je pénètre une dernière fois dans la pièce. Celle-ci est aussi vide que lorsque je suis arrivée. Même mobilier impersonnel, même placard au fond duquel traînent un bloc de post-it jaune pâle et un trombone tordu. Je hume l'odeur. Poussière, encre et papier. Mes dossiers ont été répartis entre différents collègues, et j'ai déjà rapporté à la maison mes affaires personnelles. Tout est intact, plastifié, carré,

géométrique, comme si ces dix dernières années n'avaient jamais existé.

— Tu as bien raison de t'accorder du temps pour toi, faut pas se laisser bouffer par le travail, assure Noah, ma collègue du service juridique alors qu'on se retrouve toutes les deux une dernière fois à la machine à café de l'étage. Qu'est-ce que tu vas faire, dis-moi ? m'interroge-t-elle en sucrant son café.

Sa question me prend au dépourvu. Mon ambition me semble subitement ridicule. Écrire : une lubie bourgeoise et vaine. J'évoque un projet personnel. Elle me souhaite bonne chance sans creuser davantage.

De nouveau seule, je compose le numéro de Pierre. Trois sonneries plus tard, sa voix rocailleuse m'invite à laisser un message.

Une année de liberté. J'erre dans les couloirs, tout le monde m'a déjà oubliée. Exclue par ma seule volonté, je réalise combien j'ai aimé faire partie de cet univers affairé, fait de sociabilisations forcées, de satisfactions faciles, de retards et d'adrénaline. De tempêtes dans un verre d'eau.

Il est bientôt 16 heures, Pierre n'a pas rappelé.

Je patiente devant le portail fermé, les fesses mollement appuyées contre la barrière qui protège la sortie d'école de la chaussée. Les mamans et les nounous, parfois un papa, arrivent au compte-gouttes, visages aussi bien traversés de soucis existentiels que de drames ordinaires. À la fin le trottoir ne laisse plus filtrer aucun passant.